

LA BELLE AUX POUX



JADIS vivait à Laid-Prangeleux un riche cultivateur estimé de tous. Il avait deux filles : Catherine, l'aînée, active, douce, pieuse, occupant ses loisirs à parer l'autel de la Vierge, et Froisine, la cadette, jolie à ravir, mais hautaine, insouciante, coquette, ne rêvant que galants, colifichets et fêtes. Aux remontrances de ses parents, dont elle faisait le désespoir, elle répondait avec impertinence.

— Je ne sais, bon Dieu! à qui elle ressemble, gémissait le père, découragé.

— Tu seras punie, lui prédisait la trop faible mère.

Or, en ce temps comme aujourd'hui, les eaux babillaient sous les aulnes, les lézards se prélassaient au soleil, les muguets s'ouvraient au printemps et, le dimanche venu, les filles allaient au bois fleurir leur corsage.

Ce dimanche-là, Catherine Flanchet se trouva seule « Dizeu l' molin ». Bien qu'on fût assez tard en avril, les bouleaux ne montraient que timidement leurs feuilles nouvelles et les grappes de muguet, aux blanches clochettes, étaient rares.

Catherine se désolait. Aurait-elle seulement un bouquet passable en continuant sa cueillette jusqu'au soir? Pourtant, elle l'avait promis à la Vierge pour le salut. Toute à son occupation, elle ne s'apercevait pas que l'air se refroidissait, que le ciel se teintait de plomb. Et la neige se mit à tomber, d'abord poussière ténue, flocons épais ensuite, et les bruyères mortes, les gazons renaissants, les muguetts à peine ouverts s'emmitouflèrent frileusement.

Pour échapper à la tourmente, la jeune paysanne se demandait s'il ne valait pas mieux chercher un refuge parmi les ruines d'une vieille scierie toute proche, par delà le ruisseau.

Elle allait s'y rendre, lorsqu'elle perçut du bruit dans la direction du sentier qui relie Laid-Prangeleux à la route de Laroche. Tendant l'oreille, elle reconnut des voix. Au lieu de suivre son inspiration première, elle se faufila entre les troncs pour gagner le chemin du village.

— Je vous salue, Marie... récitait une voix.

— Sainte Marie, Mère de Dieu... reprenait l'autre. Mais les voix avaient quelque chose de lointain comme les cloches entendues par delà les bois.

— Je vous salue, Marie...

— Sainte Marie, Mère de Dieu...

Catherine maintenant voyait deux hommes. Ils portaient des habits démodés, très anciens : le frac à grands pans, la culotte à galons, les longs bas noirs. D'une main, ils égrenaient leur chapelet; de l'autre, ils balançaient un large feutre pointu. Ils avaient l'air très doux. La jeune fille étonnée les suivit.

Les flocons de neige devenus plus rares cessèrent tout à fait de tomber, quand le groupe atteignit les premières habitations.

Catherine perdit de vue les étrangers et courut narrer l'aventure à la maison.

— Tu as rêvé, lui jeta Frosine.

Le père sortit s'enquérir. Nul n'avait aperçu les deux hommes. Seulement, une trace visible de quatre pas dans la neige menait jusqu'à l'église, où tout disparaissait dans le mystère.

— Dieu est grand, dit la mère en se signant.

Elle devait se rappeler ces paroles peu de jours après, lorsqu'on apprit que la gendarmerie recher-

chait un brigand redouté, qui avait élu domicile à la vieille scierie.

Des mois passèrent. Frosine, la belle Frosine, surnommée ainsi dans le pays, après bien des prières, des lamentations et des promesses, obtint de se rendre à la fête paroissiale chez sa marraine, à deux lieues loin.

C'était un beau dimanche de mai.

Les routes reluisaient de soleil, les prairies éclataient de fleurs, les haies regorgaient de chansons. Mais Frosine ne voyait ni le soleil des routes ni les fleurs des prairies; elle n'entendait pas les chansons des haies. Elle ne regardait que son ombre élégante sur le chemin. Elle n'écoutait que le craquement de ses nouvelles bottines et le frou-frou de sa jupe soyeuse.

— Hé! bonjour la belle! apostropha un vieux berger, Bellem, que le diable, assurait-on, rossait chaque nuit et qui avait le pouvoir d'envoyer des poux aux gens qui lui déplaisaient.

Frosine, occupée d'elle-même, ne le vit pas. Peut-être bien qu'elle le vit tout de même et qu'elle l'entendit. Mais depuis quand les jolies filles s'arrêtent-elles de rêver pour dire bonjour aux vieux bergers?

Elle avait bien autre chose à faire!



La Belle aux poux.

Frosine allait toujours. (Page 87.)

Le vieux ricana.

Un peu plus loin, Frosine allait toujours, d'une allure de fée, se retournant pour admirer le balancement de sa jupe.

— Est-elle jolie? sifflait le merle.

— Jolie! jolie! approuvaient les rouges-gorges.

Soudain Frosine s'arrêta. Elle sentait par tout son corps un fourmillement de démangeaisons, puis des milliers de toutes petites morsures dont l'ensemble faisait une douleur cuisante.

Elle était couverte de poux.

— Ah! maudit soit le vieux berger! s'écria-t-elle.

Un rire lui répondit. Elle eût bien mieux fait de rebrousser chemin et d'aller s'excuser auprès de Bellem. La belle Frosine préféra s'entêter.

Haletante, défigurée par la souffrance, elle tomba en trouble-fête chez sa marraine, à qui elle confia son infortune. On la changea de linge et de vêtements, des pieds à la tête. L'opération terminée, les poux pullulèrent de nouveau.

Il ne restait qu'un parti à prendre : désolée, impuissante, la marraine imposa à sa filleule de retourner au plus tôt demander grâce à Bellem.

Malheureusement, le berger avait disparu.

Hagarde, se traînant à peine, la belle Frosine arriva à la maison.

— Je te l'avais prédit que tu serais punie, dit la mère.

— Il faut aller bien vite chez Bellem, ordonna le père.

Catherine se dévoua. Elle courut vers la ferme dont Bellem gardait le troupeau. Elle le trouva couché dans la bergerie, riant dans sa barbe, et les yeux brillant comme des « lumerottes ».

— Faites cela pour moi, mon bon Bellem, suppliait Catherine. Délivrez ma sœur qui est plus étourdie que méchante.

— C'est bon! c'est bon! acquiesça enfin le berger. Un homme est un homme. Dites à la belle Frosine que le vieux Bellem est un homme. Il vaut bien un bonjour.

Lorsque Catherine rentra. Frosine était débarassée de ses parasites. Mais de gros sanglots lui montaient du cœur et venaient mourir à ses lèvres, amertume qui serait la guérison de son intraitable orgueil.



LOUIS BANNEUX

LES FÉES DU HULTAI ET AUTRES LÉGENDES



DESSINS d'Alfred MARTIN

OFFICE DE PUBLICITÉ

Ancien Etabl. J. Lebègue & Cie (5^è C^{ve})

36 Rue Neuve
Bruxelles

LOUIS BANNEUX



Les Fées du Hultai

ET AUTRES LÉGENDES

Dessins d'ALFRED MARTIN



OFFICE DE PUBLICITÉ

ANCIENS ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1924

avarice ou par originalité, il voulait extraire lui-même du sol et tailler selon les règles les meules dont il avait besoin.

Il tailla à souhait la première.

Mais lorsqu'il en vint à la seconde, il ne put jamais y réussir. Ou bien la pierre était trop tendre ou trop dure, ou bien ses dimensions ne s'accordaient pas à la mesure de la première, ou bien, près d'être achevé, une fente malencontreuse détruisait l'ouvrage.

Il jura comme un païen.

Cela ne lui servit pas.

Si bien qu'un soir, désespéré d'un nouvel essai, il jeta ses outils au ruisseau, en vociférant :

— Que le diable s'en mêle!

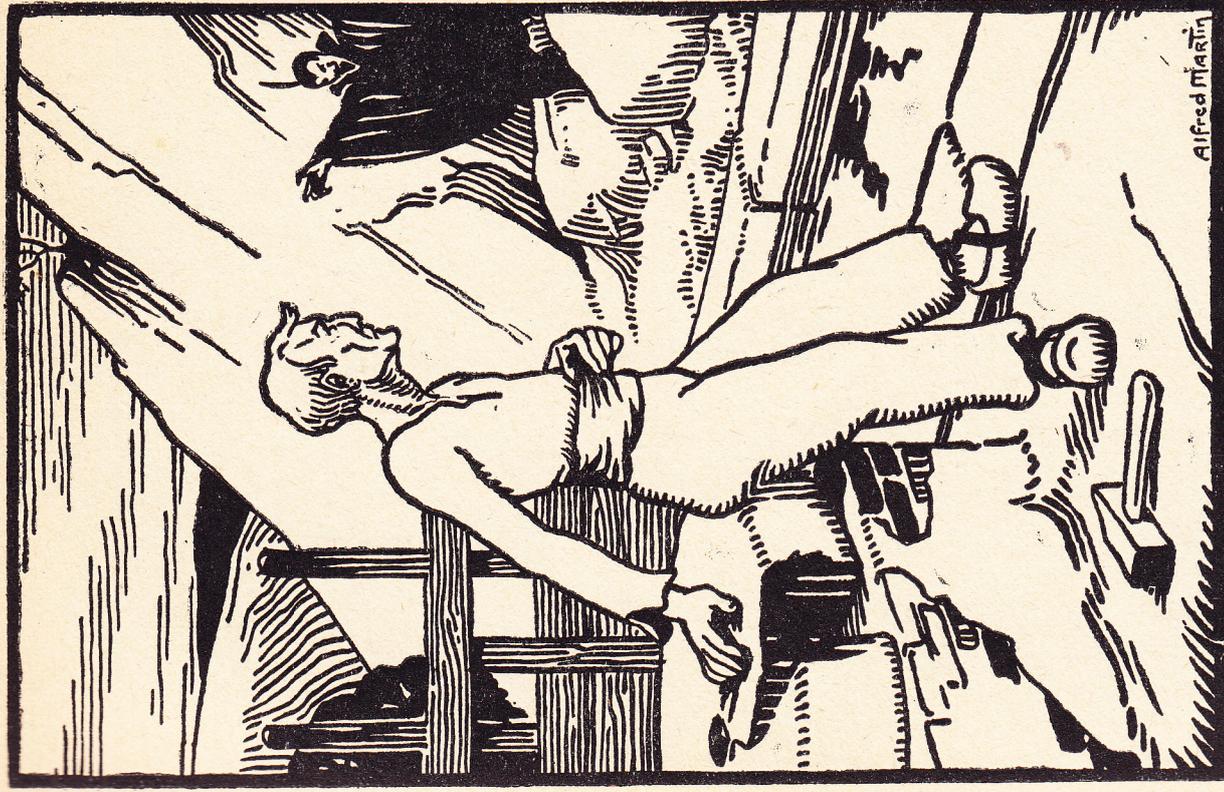
Celui-ci, vous le savez, mieux vaut ne pas l'invoquer; nos affaires, au bout du compte, ne peuvent que pâtir de son intervention.

Le meunier n'avait pas plutôt proféré son souhait que le Malin sortit d'un trou à travers le rocher.

— Présent, dit-il.

Qui fut bien étonné? Ce fut le meunier. Il ne songea pas à se signer, ce qui aurait mis le Malin en fuite. Mais peut-être se réjouissait-il de son apparition.

Ils convinrent de se retrouver, le surlendemain



Le Moulin des Clawettes

... que le Malin sortit d'un trou. (Page 92.)

TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
I. — LES FÉES DU HULTAI	7
II. — LE PÈLERINAGE DU SIRE DE ROISEUX ...	21
III. — LA CHÈVRE D'OR ET LES QUATRE BONS COMPAGNONS	33
IV. — LE BON NIC ET LE MÉCHANT LINA.....	43
V. — LA ROCHE PERETTE	55
VI. — LES LOUPS-GAROUS	65
VII. — LA BELLE AUX POUX	79
VIII. — LE MOULIN DES CLAWETTES	89
IX. — LES CAILLOUX DE MOUSNY	101
X. — LA FEMME BLANCHE	113
XI. — LE TROU AUX CLOCHES	125
XII. — SALAIRE DE FÉES	137

